



Daniel Cohen éditeur

www.editionsorizons.com

Littératures, une collection dirigée par Daniel Cohen

Littératures est une collection ouverte, tout entière, à *l'écriture*, quelle qu'en soit la forme: roman, récit, nouvelles, autofiction, journal; démarche éditoriale aussi vieille que l'édition elle-même. S'il est difficile de blâmer les ténors de celle-ci d'avoir eu le goût des genres qui lui ont rallié un large public, il reste que, prescripteurs ici, concepteurs de la forme romanesque là, comptables de ces prescriptions et de ces conceptions ailleurs, ont, jusqu'à un degré critique, asséché le vivier des talents.

L'approche de *Littératures*, chez Orizons, est simple—il eût été vain de l'indiquer en d'autres temps: publier des auteurs que leur force personnelle, leur attachement aux formes multiples du littéraire, ont conduits au désir de faire partager leur expérience intérieure. Du texte dépouillé à l'écrit porté par le souffle de l'aventure mentale et physique, nous vénérons, entre tous les critères supposant déterminer l'œuvre littéraire, le style. Flaubert écrivant: « J'estime par-dessus tout d'abord le style, et ensuite le vrai »; plus tard, le philosophe Alain professant: « c'est toujours le goût qui éclaire le jugement », ils savaient avoir raison contre nos dépérissements. Nous en faisons notre credo. D.C.

ISBN: 978-2-296-08785-9

© Orizons, Paris, 2011

Le Cahier rouge

DANS LA MÊME COLLECTION

Farid Adafer, *Jugement dernier*, 2008
Marcel Baraffe, *Brume de sang*, 2009
Jean-Pierre Barbier-Jardet, *Et Cætera*, 2009
Jean-Pierre Barbier-Jardet, *Amarré à un corps-mort*, 2010
Jacques-Emmanuel Bernard, *Sous le soleil de Jerusalem*, 2010
François G. Bussac, *Les garçons sensibles*, 2010
François G. Bussac, *Nouvelles de la rue Linné*, 2010
Michèle Bayar, *Ali amour*, 2011
Patrick Cardon, *Le Grand Écart*, 2010
Bertrand du Chambon, *Loin de Vārānasī*, 2008
Daniel Cohen, *Eaux dérobées*, 2010
Monique Lise Cohen, *Le parchemin du désir*, 2009
Patrick Corneau, *Îles sans océan*, 2010
Maurice Couturier, *Ziama*, 2009
Odette David, *Le Maître-Mot*, 2008
Jacqueline De Clercq, *Le Dit d'Ariane*, 2008
Charles Dobzynski, *le bal de baleines et autres fictions*, 2011
Toufic El-Khoury, *Beyrouth pantomime*, 2008
Maurice Elia, *Dernier tango à Beyrouth*, 2008
Raymond Espinose, *Libertad*, 2010
Pierre Fréha, *La conquête de l'oued*, 2008
Gérard Gantet, *Les hauts cris*, 2008
Gérard Glatt, *Une poupée dans un fauteuil*, 2008
Gérard Glatt, *L'Impasse Héloïse*, 2009
Charles Guerrin, *La cérémonie des aveux*, 2009
Henri Heinemann, *L'Éternité pliée*, Journal, édition intégrale.
Gérard Laplace, *La Pierre à boire*, 2008
Gérard Mansuy, *Le Merveilleux*, 2009
Lucette Mouline, *Faux et usage de faux*, 2009
Lucette Mouline, *Du côté de l'ennemi*, 2010
Anne Mounic, *Quand on a marché plusieurs années...*, 2008
Enza Palamara, *Rassembler les traits épars*, 2008
Béatrix Ulysse, *L'écho du corail perdu*, 2009
Antoine de Vial, *Debout près de la mer*, 2009

Nos autres collections : *Profils d'un classique*, *Cardinales*, *Domaine littéraire* se corrént au substrat littéraire. Les autres, *Philosophie*—*La main d'Athéna*, *Homosexualités* et même *Témoins*, ne peuvent pas y être étrangères. Voir notre site (décliné en page 2 de cet ouvrage).

François Labbé

Le Cahier rouge

 rizons
2011

Du même auteur :

- Poésies, numéro spécial de Poétic 7 (no 68), Nantes, Rezé, 1987.*
Jean-Henri Ferdinand Lamartelière (1761-1830), Un dramaturge sous la Révolution, l'Empire et la Restauration, Peter Lang, Berne-Francfort-Paris, New York 1990.
Anacharsis Cloots, le Prussien gallophile, L'Harmattan, Paris, 1999.
La Gazette Littéraire de Berlin, Honoré Champion, Paris, 2004.
Le message maçonnique au XVIII^e siècle, Dervy, Paris, 2006.
La Soue, La Part Commune, Rennes, 2006.
Le livre fait par force (Berlin, 1784), édition critique, Lire le XVIII^e siècle, Presses de l'Université de Saint-Étienne, 2008.
Une vie de prof, (Fanch Babel), l'Harmattan, Paris, 2008.
Litanies, MPE, Paris, 2010.
Berlin, le Paris de l'Allemagne ? Une querelle du français à la veille de la Révolution (1780-1792), Orizons, Paris, 2011.

Traductions

- Le conte, Nouvelle traduction de Das Märchen de Goethe, avec introduction et notes, Collection Cardinales, Orizons, Paris, 2008.*
Inken Drozd, Vie et œuvre de Nicolas Barrera, Cantz, Stuttgart, 2010.

En collaboration, édition critique de :

- Louis-François de La Tierce, Histoire, Obligations et Statuts de la Vénérable Confraternité des Francs-Maçons, Francfort, 1742, Romillat, 2^e édition, Paris 2002.*

Chi son'io tu non saprai
(Qui je suis, tu ne le sauras pas)

Da Ponte/Mozart

Pauvre gosse dans le miroir. Tu ne me ressembles plus, pourtant tu me ressembles. C'est moi qui parle. Tu n'as plus ta voix d'enfant. Tu n'es plus qu'un souvenir d'homme, plus tard.

Aragon, *Le mentir vrai*

Il vécut dans les arbres
Aima toujours la terre
Monta au ciel.

Italo Calvino, *Le baron perché*

Que faire avec *l'obscur* des jours ?

Daniel Cohen, *Eaux dérobées*



Duplessi-Bertaux, eau-forte, an VII
(cliché de l'auteur- doc. Privé)

« **L**e cercle au milieu duquel s'agitent les hommes s'est insensiblement élargi : l'âme qui peut en embrasser la synthèse ne sera jamais qu'une magnifique exception ; car habituellement, en morale comme en physique, le mouvement perd en intensité ce qu'il gagne en étendue. La Société ne doit pas se baser sur des exceptions. D'abord, l'homme fut purement et simplement père, et son cœur battit chaudement, concentré dans le rayon de sa famille. Plus tard, il vécut pour un clan ou pour une petite république : de là les grands dévouements historiques de la Grèce ou de Rome. Puis il fut l'homme d'une caste ou d'une religion pour les grandeurs de laquelle il se montra souvent sublime ; mais, là, le champ de ses intérêts s'augmenta de toutes les régions intellectuelles. Aujourd'hui, sa vie est attachée à celle d'une immense patrie ; bientôt, sa famille sera, dit-on, le monde entier. Ce cosmopolitisme moral, espoir de la Rome chrétienne, ne serait-il pas une sublime erreur ? Il est si naturel de croire à la réalisation d'une noble chimère, à la fraternité des hommes. Mais, hélas ! la machine humaine n'a pas de si divines proportions. Les âmes assez vastes pour épouser une sentimentalité réservée aux grands hommes ne seront jamais celles ni des simples citoyens, ni des pères de famille. Certains physiologistes pensent que, lorsque le cerveau s'agrandit ainsi, le cœur doit se resserrer. Erreur ! L'égoïsme apparent des hommes qui portent une science, une nation, ou des lois dans leur sein, n'est-il pas la plus noble des passions, et, en quelque sorte, la maternité des masses ? Pour enfanter des peuples neufs ou pour produire des idées nouvelles, ne doivent-ils pas unir dans leurs puissantes têtes les mamelles de la femme à la force de Dieu ? »

Balzac, *Le curé de Tours*.

1. Gnadenthal

Splendeur de Gnadenthal en cette fin d'après-midi d'octobre 1796. Les grands chênes et les hêtres du parc, réchauffés par un soleil encore lumineux reflètent leurs dorures rousses dans les eaux calmes et impénétrables d'un étang semé de nénuphars mauves. À proximité immédiate s'élève un bâtiment rococo — pierre blanche et briques oranges. Deux amples ailes se déploient en demi-cercle à partir des extrémités d'un corps central assez peu élevé, massif, mais percé de deux rangées de hautes croisées qui allègent cette façade austère. Noires d'humidité et de mousses gorgées d'eau, les dernières marches d'un escalier en forme de lyre descendent d'une large terrasse à la balustrade de pierre ornée d'une sarabande d'amours, de putti et de faunes mangés de lichen. Ils conduisent, ces degrés, à une plateforme jadis aménagée en embarcadère, un embarcadère qui s'enfonce dans les eaux.

Rien n'a changé : lumière, senteurs humides et fraîches... Seul ce silence...

Il y a exactement trente-deux ans, le 3 octobre 1764, je venais de pénétrer dans cette même chambre, fourbu, sale et fatigué, à l'issu d'un long voyage qui m'avait amené de Strasbourg à Gnadenthal, d'Alsace au pays clèvois, de France en Prusse. J'avais alors été touché par ce même paysage, ces mêmes couleurs, ce même automne avec ses odeurs d'eau croupie et ses feuilles mortes, ce même calme légèrement oppressant, la lenteur des linceuls de brouillard qui assourdisent lentement la campagne en s'élevant des prairies mouillées sillonnées d'ornières profondes.

Une légère brise ride les eaux mortes de l'étang. Des vaguelettes exténuées s'épuisent sur des rives imprécises.

Comme il y a trente-deux ans, le cœur lourd, je referme la fenêtre et

m'assois à la petite table d'acajou faisant face aux collines par-delà les frondaisons du parc.

Le cœur lourd, jadis aussi, parce que je me sentais loin de tout, un peu perdu dans cet environnement qui ne signifiait encore rien pour moi, parce qu'une nouvelle étape de ma vie commençait, parce qu'il avait fallu partir, s'arracher...

Le cœur lourd, aujourd'hui, pour bien d'autres raisons.

Alors, pour conjurer ces premiers moments de tristesse, j'avais immédiatement pris la plume consolatrice et écrit à mes amis de Strasbourg pour rétablir le contact, exorciser les absences. J'avais entrepris de leur narrer les minces péripéties d'un voyage au demeurant sans imprévu, j'avais décrit ce château sans prétention des environs de Clèves, les grands arbres et surtout la paix de ce pays rappelant certaines vallées de nos Basses Vosges. J'avais évoqué votre accueil poli et réservé, madame la baronne. J'avais certainement rapporté que je disposais ici d'une grande pièce avec deux immenses fenêtres donnant sur le parc. Cette chambre dans laquelle je suis actuellement, ce lit qui fut le mien, cette tapisserie hollandaise illustrant la mort de Didon, contemplée cent fois, mille fois avant de m'endormir, cette vue du jardin, vers la droite, de l'Orangerie vers la gauche...

J'avais aussi conté à mes correspondants la première rencontre avec mon élève, un garçon particulièrement éveillé et d'un caractère entier qui, dès mon arrivée, me prenant par la main, m'avait emmené visiter les environs. Nous avons couru vers son lieu préféré, ce mausolée érigé par Jean Maurice de Nassau, tout près de Gnadenthal, au cœur de son Thiergarten, au plus profond du bois de Berg und Tal qui marque la limite des deux propriétés. Nous avons observé, comme des conspirateurs, par les grilles le protégeant, ce curieux et fascinant sarcophage de fer où reposent les restes du prince, entouré d'angoissantes antiquités de tous les temps et de tous les pays : l'ombre hiératique de statues, d'armes, de croix et de flammes, de lourdes draperies de marbre, la silhouette d'un gisant, le désordre d'un squelette de porphyre, la masse menaçante d'un lion naturalisé, gueule ouverte...

Jean-Baptiste m'avait tout de suite adopté, n'avait cessé de me poser des questions ! Qui j'étais, comment était le royaume de France, la ville de Strasbourg, si Paris était aussi vaste qu'on le prétendait, si des bandits m'avaient attaqué pendant le voyage... Sa petite main dans la mienne m'avait troublé : d'emblée il me l'avait donnée, comme il m'avait offert l'eau pure de son regard.

Il y a trente-deux ans. Une vie.
Sa vie.

Quelques jours plus tard, j'évoquai le maître de maison dans cette autre lettre que je possède encore, ayant la fâcheuse habitude de conserver —, mais à quoi bon, mon dieu ? — le double de tout ce que j'écris :

Monsieur le Baron est un homme très occupé, un véritable Hollandais, un peu rude, qui s'efforce de parler français, mais très vite retombe dans sa langue maternelle et s'impatiente. Je n'aurai pas beaucoup l'occasion de le voir, car il est sans cesse par monts et par vaux. Il s'est présenté à moi le lendemain de mon arrivée, mais il quittait Gnadenthal pour plusieurs jours. Officiellement, il s'est retiré des affaires et mène une vie de gentilhomme campagnard, mais je crois qu'en réalité il ne peut s'empêcher de courir à Amsterdam ou Anvers, là où des affaires urgentes l'attendent probablement, car il n'a qu'une confiance limitée en ses fondés de pouvoir ou en ses hommes de paille, appelons-les comme on voudra.

À un moment, des cris sous mes fenêtres m'avaient interrompu dans la rédaction de ce courrier. Je m'étais alors levé, comme je le fais en ce moment, j'avais écarté le rideau de mousseline. Sous mes yeux, un paysan corpulent et empourpré s'emportait et gesticulait devant une petite femme toute en noir, portant une drôle de minuscule coiffe blanche.

— Mensch, dieser kleinen Idiot wird schon wieder in den Teich rutschen !

— Ich bitte dich, Karl. Solche Worte darfst du nicht benutzen. Wenn der Herr dich hören würde ! Du musst aufpassen, der Junge kann seinem Vater alles erzählen !

— Ach was ! er versteht doch kein Wort deutsch. Sein Pfaffe plappert die ganze Zeit welsch mit ihm ! Diese feinen Herren faseln lieber *en français*, chère madame. Si on t'a engagée, toi, c'est parce que, tout comme moi, tu parles la langue de ces messieurs.

Et le domestique se précipite vers l'enfant blond qui pousse, du bout d'une branche maigre, sur le petit étang jouxtant la terrasse, un frêle esquif à la voile de papier blanc.

Jean-Baptiste, car c'est lui, mon élève, veut se lever quand il entend les sabots du bonhomme, mais, dans sa précipitation, il glisse et tombe à l'eau. Heureusement, il se redresse vite et remonte à quatre pattes les marches immergées, trempé comme une soupe. Une poigne vigoureuse l'a d'ailleurs saisi sous l'aisselle, c'est à peine s'il peut poser un pied à terre.

— C'est votre père qui va être content monsieur Jean-Baptiste. La deuxième fois en une semaine. Vos habits ! Vous n'échapperez pas au cachot !

— Beeile dich, Karl. Er wird sich erkälten ! Du weiß es doch: er hat schwache Bronchien.

— Mon bateau, Charles, allez chercher mon bateau, s'écrie alors en

pleurant l'enfant, la main tendue vers l'étang sur lequel dérive le jouet, pendant que le domestique franchit la terrasse en quatre pas d'ogre et s'engouffre dans l'aile droite du château.

— Ton bateau, ton bateau ! Tu n'en auras plus besoin dans le cachot ! On va d'abord te sécher. Herrgott nochmals !

— Monsieur Charles vous jurez ! Ce n'est...

Une horloge vient de sonner. Je dois descendre pour le dîner. Comme jadis, je vais quitter la croisée pour emprunter le large escalier de chêne presque noir et vous rejoindre, madame la baronne, seule dans votre salon. Depuis la nouvelle de l'exécution de votre fils, vous ne quittez plus, m'a-t-on averti, ce salon drapé de tentures sombres, ce salon où ne pénètre aucune lumière extérieure.

Comme jadis, j'ouvre ma fenêtre et jette un dernier regard sur le parc qui s'éteint lentement.

Des carpes nagent, ombres lentes sous la surface de l'eau qui paraît bouillonner. Le tourbillon sous la passerelle conduisant à la petite île aménagée en son milieu indique qu'elles se disputent une proie quelconque. L'air sent légèrement la vase, l'écorce moisie et les champignons, le bois pourrissant. On entend les cloches de Clèves qui sonnent cinq heures, là-bas, derrière les collines. L'allée qui mène au château est droite et vide. Les imposants chênes qui la bordent forment une voûte ocre et se rejoignent à l'horizon, vers l'ouest.

Il y a trente-deux ans, je refermai cette fenêtre avant de rejoindre Jean-Baptiste que Charles venait de repêcher ...

Martha a déshabillé l'enfant et l'a assis sur la grande table de la cuisine, devant l'énorme gueule noire de la cheminée où brûlent en crépitant de gigantesques bûches. Elle l'a enveloppé dans une grande serviette blanche et, secouant la tête, lui frotte la poitrine avec un gant qu'elle humidifie de temps en temps de quelques gouttes de schnaps.

Charles, qui vient de jeter en grommelant un fagot dans le foyer, s'empare de la bouteille et s'offre une lampée.

— Si tu me mets au cachot, Charles, si tu rapportes à mon père que je suis tombé dans l'eau, je dirai que tu as juré en allemand et que tu as bu du schnaps ! Je t'ai bien vu !

— Et toi, si tu ne tais pas, je t'accroche au palan de la cuisine et te fais griller tout vif, comme un veau.

—Monsieur Charles, vous êtes un méchant homme, mais je n'ai pas peur de vous ! Ah ! Voilà M. Quintin qui va me défendre ! Il arrive de Strasbourg et vous allez voir si vous ne me laissez pas tranquille ! Monsieur, monsieur, j'ai certes fait une bêtise en jouant près de l'étang et je vous en demande pardon, mais je n'accepte pas que monsieur Charles me dispute ainsi. Dites-lui !

Dès qu'il m'a vu entrer dans l'immense et féodale cuisine, seul vestige de l'ancien couvent servant de soubassement au château, Jean-Baptiste a échappé aux soins vigoureux de Marthe et s'est précipité vers moi.

— Ah ! Monsieur Quintin ! Vous faites bien d'arriver ! Ce garnement s'est encore jeté à l'eau en jouant avec son bateau ! La deuxième fois cette semaine ! lance Charles, qui a dissimulé la bouteille derrière son dos.

— Avec ses poumons, c'est pas prudent ! J'ai bien envie d'en parler à notre maître ! maugrée Martha tout en rattrapant l'enfant pour qu'il enfile des hardes sèches.

Je m'étais senti contraint d'ajouter quelque chose. Après tout j'étais son précepteur.

— Jean-Baptiste ! Tu sais que tu dois faire attention ! Tu avais promis d'éviter l'étang, ce me semble ! C'est important pour ta santé. L'eau est froide désormais. Il ne faut pas que tu tombes malade. Dans quelques jours, tu pars avec Égide pour Bruxelles. Le voyage est long, tu dois être au mieux de ta forme ! Fais comme ton frère : lis, étudie calmement au lieu de perdre ton temps à jouer ou à rêvasser !

— Oui, Monsieur, je ne le ferai plus, mais n'en parlez pas, s'il vous plaît, à mon père. C'est une affaire entre vous et moi. Martha, je t'ai manqué en ne tenant pas ma précédente promesse. Je le reconnais. Je vous suis désormais doublement redevable à tous et je m'en souviendrai ; vous verrez.

Quant à toi Charles, je ne dirai rien pour le schnaps, ajoute-t-il grand seigneur !

Et l'enfant s'échappe en courant par la petite ouverture située à droite de l'énorme et gothique cheminée des communs, dissimulant un étroit escalier en colimaçon menant aux chambres de l'étage. Avant de disparaître par l'invisible porte, il se détourne et fait une grimace au domestique, qui joue la colère, tape du pied et lève la main dans un vain geste de menace.

C'était hier...

Jean-Baptiste adorait cet escalier sombre et secret que n'utilisent que les serviteurs. À chaque fois que nous reviendrons à Gnadenthal, il l'empruntera et ne parlera que de *son entrée secrète*, entrée que j'ai le privilège de

pouvoir partager avec lui. En un rien de temps, on se retrouve chez soi sans avoir besoin de passer par le salon, par la galerie des portraits sous le regard austère et figé des grands ancêtres si raides dans leurs costumes bataves sombres et empesés, ni de gravir le pompeux escalier à la balustrade de fer forgé amenée à grands frais de Cadix, un cadeau de la tante Ulrike installée là-bas avec son époux, un négociant anglais.

Hier, aujourd'hui...

Il loge près de moi. Il m'appelle. Je me rends à sa chambre.

Elle est vide.

Par la croisée, il contemple l'étang en contrebas. Il est soulagé de distinguer la voile blanche de son vaisseau qui a apparemment jeté l'ancre contre un des piliers de la passerelle. Demain il pourra le récupérer. Il faudra faire attention ! Ce méchant Charles a les yeux partout. Un véritable Argos ! Et cette oie de Martha qui est gentille, mais toujours inquiète pourrait bien tout raconter et alors, adieu les sorties, adieu les jeux si le père apprend tout !

Le soleil pèse bas sur la forêt embrassant le parc de Maurice de Nassau. La brume vespérale s'élève lentement, il faudrait presque dire silencieusement, des profondeurs frileuses de la terre humide et odorante pour s'emparer de la lumière dorée et déclinante, avant que le soleil n'ait sombré sous les quelques nuages roses qui barrent l'horizon. Une dernière fois pourtant, il surgit rouge, énorme, turgescents derrière le suaire diaphane de la brume qui s'étire et se déchire.

En bas, madame, vous êtes assise à une table éclairée par une seule bougie posée sur une nappe rouge. Raide. Droite. Horrifiée. Toute menue dans votre robe de deuil, une robe que vous ne voulez plus quitter puisque, après la disparition de Jean-Baptiste, votre dernier fils, François-Adrien, vient d'être emporté par une fièvre typhoïde.

Sur la table principale, un couvert m'attend. Martha, qui a bien vieilli, apporte le potage. Charles, lui, est décédé depuis longtemps, Charles et ses colères de bon bougre...

Vous me faites un signe de tête. Vous ne dînez pas. Vous attendez votre frère, le chanoine Corneille De Pauw, mon ami, qui a promis de passer ce soir sachant que j'arrivais. Vous avez tenu à m'accueillir et à retarder votre départ pour le couvent de Roermond où vous souhaitez finir vos jours. Vous partirez demain. Je dois me sentir chez moi. Toutes les portes me sont ouvertes, tous les documents à ma disposition.

— Mon frère vous guidera.

Vous attendrez avec toute la patience qu'il faudra le résultat de mon travail : que je prenne mon temps !

Votre regard se perd dans les tentures qui aveuglent la croisée.

Par cette fenêtre, avant de s'asseoir à table, l'enfant aimait à regarder avec fascination le spectacle du crépuscule, ce soleil semblable à un cou coupé et qui s'enfonce lentement dans l'épaisseur touffue des arbres noirs.

Les hêtres centenaires flambent alors dans le parc de Gnadenthal, leur feuillage, leurs troncs se teignent de ces braises sacrificielles arrachées au soleil et le petit étang rutilé sombrement.

Avec émotion, je me rappelle combien cette scène, en ces premiers jours de notre rencontre, m'avait touché : ce cou si frêle, ces menues épaules, cette fragile tête blonde contemplant la forêt en feu avait quelque chose d'extraordinaire et d'effrayant.

Je ne pus alors réprimer une incompréhensible angoisse.

Je frissonne en prenant place à table. Et je me souviens en avalant le breuvage brûlant et délicieux que vient de servir Martha.

— Ainsi, Monsieur Quintin, c'est vous désormais qui allez prendre en mains les destinées de mon neveu ? C'est un brave garçon, mais il a la caboche un peu dure. C'est d'ailleurs de famille, me dit à brûle pourpoint un homme encore jeune, un ecclésiastique habillé à la diable d'une assez mauvaise soutane, en descendant d'une petite carriole tirée par un âne.

Cet inconnu, qui semble chez lui, me tend la main et poursuit, « Vous avez devant vous un curé de campagne dont vous excuserez et la tenue et la voiture : le chanoine De Pauw qui vient vous rendre une visite et faire votre connaissance. »

— M. De Pauw ! Je suis enchanté de vous rencontrer. On m'a beaucoup parlé de vous à Strasbourg ! Vous connaissez sans doute monsieur Saltzmann ?

— Ce cher Saltzmann ! Bien sûr, mais il y a longtemps que je n'ai plus rien lu de ses productions ! Il voulait écrire, devenir le plus grand libraire d'Alsace... Pour l'instant, il musarde sur les chemins de la vie, je pense ! *Carpe Diem* est désormais son principe depuis qu'il a épousé une toute jeune personne à ce qu'on m'a dit ! C'est bien ainsi. Vous le connaissez donc ? Mais venez, allons nous promener dans le magnifique parc de mon beau-frère. Je vous montrerai un chêne qu'on dit millénaire ainsi que

quelques belles pierres du monastère sur les ruines duquel a été élevée cette grande bâtisse où vous allez désormais vivre quelque temps. Et puis nous pourrons discuter. Vous me parlerez de Strasbourg. Je vous parlerai des Cloots, de la région, de Liège que j'ai quitté sans regrets.

Et bras dessus, bras dessous, comme des amis de toujours, nous nous perdîmes sous les arbres du parc.

— La famille Cloots ne possède pas Gnadenthal depuis longtemps, je crois ? demandai-je prudemment.

— Vous voulez dire que la savonnette à vilain n'a pas fait son œuvre depuis bien longtemps, rectifia-t-il en souriant ?

— Je n'oserais pas, répliquai-je.

— Jeune homme, dans la vie, il faut toujours oser. Votre élève vous l'apprendra d'ailleurs. Je l'ai passablement endoctriné là-dessus, ajouta-t-il en éclatant de rire.

La famille de Jean-Baptiste — les Cloots — est hollandaise d'origine. Ça, vous le savez je suppose ! À la fois armateurs et assureurs, ses grands oncles ont fait fortune dans le commerce maritime et le grand-père, Égide, est lui-même un riche négociant d'Amsterdam. Les Cloots disposent de correspondants dans le monde entier, amis ou membres de la famille, ce qui facilite commerce et échange de lettres de change. Une tante — la généreuse donatrice de la belle rampe de l'escalier sur laquelle Jean-Baptiste peut si bien glisser et que vous n'avez pu manquer de voir, c'est la fierté de Thomas-François mon beau-frère — cette tante donc, Ulrike, s'est installée à Cadix avec son époux, un armateur d'origine anglaise dont le réseau de connaissances et de relations complète celui des Cloots. Une autre sœur a épousé un Bombarda de Beaulieu, de bonne noblesse française qui ouvre au père de Jean-Baptiste, davantage banquier qu'armateur, les cercles prestigieux de l'aristocratie européenne toujours à la recherche d'argent, de liquidités, voire de participation dans les affaires les plus diverses sous le couvert de prête-noms roturiers.

Dame ! L'argent en ce bas monde justifie toutes les manœuvres !

Jean-Baptiste, l'éponyme, le grand-oncle le plus fortuné, possédait un superbe hôtel au centre d'Amsterdam, sur le prestigieux Herrengraacht. Vous aurez bien l'occasion de vous y rendre. Il était un des bourgeois les plus en vue de la ville, une notabilité dont on tenait compte des avis. À sa mort, il a fait don de la plupart de ses biens à son neveu Thomas-François.

On pourrait dire la même chose de cet autre grand-oncle qui s'est installé jadis à Anvers, Paul, qui porte le même prénom que l'arrière grand-père Paulo Cloots par qui la fortune de la famille s'était affirmée il y a moins de 100 ans et dont la mémoire reste vivante dans la bonne société hollandaise...

L'abbé s'était interrompu pour ramasser un énorme marron qui venait de s'échapper d'une bogue tombée à nos pieds.

—Magnifique ce marron! Regardez comme il brille: on dirait une laque! Savez-vous qu'un de mes amis, académicien à Berlin, a inventé un lumignon fabriqué à partir d'un marron! Il paraît qu'il est inépuisable et constitue une parfaite lampe de chevet! À quoi ne pense-t-on pas dans les académies! Mais revenons à nos moutons.

Thomas-François Cloots, à moins de trente ans, a donc eu la chance d'hériter d'une fortune conséquente et il n'a pas hésité un instant à faire comme c'est la mode: vivre à la française, vivre de ses rentes mais d'abord sans rompre complètement avec ses activités. Il n'aurait pas été de bon sang batave s'il avait agi autrement.

Pour la petite histoire, ses grands oncles ont déjà obtenu du roi d'Espagne, Philippe V, en 1718, la confirmation de leurs titres de noblesse, sur la foi de documents prouvant et attestant que depuis 1352 la famille Cloots appartenait à la noblesse du Limbourg. Il ne faut sans doute pas trop chercher l'authenticité de ces vieux papiers, mais bon... Quelques années plus tard, l'empereur Charles VI élevait Jean-Baptiste au rang de baron, un titre dont allait aussi hériter Thomas-François. Les Cloots sont donc nobles, ils auraient même quatre cent cinquante ans de noblesse et quatre générations honorées du titre de baron si l'on en croit certaines preuves qu'ils disent détenir.

—Ils sont donc de bonne noblesse, dis-je. Tant de quartiers...

—Vous savez, jeune homme, la noblesse! m'interrompt-il avec un geste qu'on aurait pu interpréter pour du dédain... La Hollande ne se prêtait probablement pas suffisamment à ses rêves aristocratiques, elle sentait trop le comptoir à son goût. Le goût du hareng venait gâcher ses envies de musc!

Alors il a choisi la demi-mesure: il a essayé de ménager la chèvre et le chou, à proximité des grands ports des Pays-Bas, la région de Clèves lui est apparue comme un lieu privilégié: elle appartient au roi de Prusse, ce jeune souverain dont toute l'Europe chantait déjà les louanges. Songez que c'était tout au début du règne du roi, bien avant toutes ces guerres qui désolent le monde. C'était en outre un lieu apprécié des Hollandais fortunés qui voulaient se refaire une santé physique et aristocratique. On pouvait y prendre les eaux et les négociants y avaient fait construire de riches résidences.

—Mais, rétorquai-je, changer de pays n'a pas été difficile?

—Oh! non! Le roi de Prusse s'est emparé de ces provinces, mais elles sont plus hollandaises que prussiennes et ce n'est pas une signature au bas d'un parchemin qui changera les choses. Le philosophe de Berlin le sait bien, aussi n'a-t-il pas essayé de bouleverser quoi que ce soit dans les mœurs ou les habitudes du pays. Il a seulement mis en place son administration en recrutant des gens qui déjà occupaient les mêmes fonctions pour un autre maître et puis

il s'est attaché les notabilités du pays en distribuant quelques titres ronflant qui les flattent et qui les forcent à se sentir prussiens. Le despotisme de Berlin ressemble après tout beaucoup au despotisme de La Porte : on prend les notables du pays, on leur donne des médailles et des titres et puis, ils font ce que le maître veut sans qu'en apparence les choses aient changées ! C'est ainsi que Thomas-François est devenu conseiller secret du roi de Prusse et qu'il a assuré l'implantation prussienne de sa race tout en continuant à vivre sa noblesse à la française et à gérer son portefeuille à la hollandaise !

— Je croyais qu'il s'était retiré des affaires depuis qu'il s'est établi ici ? C'est en tout cas ce qu'il m'écrivit à Strasbourg !

— Monsieur Quintin, vous êtes bien jeune. Croyez-vous qu'un homme dont les affaires se portent le mieux du monde, un Hollandais, va décider tout d'un coup de fermer sa mine d'or pour s'ennuyer au fond d'un boudoir à dépenser ses rentes perruqué et couvert de dentelles ? Un négociant batave ne se déguise qu'épisodiquement en petit-maître, ajouta-t-il en éclatant de rire, bon chien, chasse de race !

Certes, ce que vous dites est officiellement vrai, poursuivit-il en me prenant le bras. Comme il n'est toujours pas de bon ton, quand on est de sang bleu, de se mêler trop directement — ou de manière trop visible — des affaires, il a nommé un fondé de pouvoir à Amsterdam, Jacob Schelling, un de ses camarades de collègue travailleur et sans fortune qui, en sous-main, exécute ses ordres. Il vient parfois à Gnadenthal, vous aurez sans doute l'occasion de le rencontrer. C'est d'ailleurs un garçon très méritant, que mon beau-frère ne traite, hélas ! pas toujours avec la reconnaissance qu'il faudrait. Son côté baron en quelque sorte !

— Donc, Monsieur le baron Cloots poursuit indirectement ses activités ?

— Mais bien sûr ! Comme presque tous ceux qu'on appelle les grands. Indirectement est le bon mot : ainsi il n'y a pas risque de déroger. L'achat de la propriété de Gnadenthal s'inscrit dans la même perspective. Le château était agréable, sa situation exceptionnelle et le jeune baron a acquis en même temps pour peu d'argent une maison dans la ville même de Clèves où il est plus agréable de passer les mois d'hiver.

— Malgré tout, ce changement de situation, cet éloignement d'Amsterdam..., tout cela a dû être une décision qui n'était ni simple ni facile à prendre.

— Vous connaissez mal nos Hollandais cher ami. Ils ne s'engagent jamais avant d'avoir fait la preuve par neuf que tout marchera bien. Par prudence, Thomas-François avait d'abord loué l'imposante bâtisse peu avant Noël 1747. Il se déciderait définitivement si Gnadenthal devait vraiment correspondre à ses exigences et surtout si le roi de Prusse répondait à ses sollicitations. Le baron Cloots de Gnadenthal demanda donc et obtint

du philosophe de Potsdam, dès le 1^{er} septembre 1748, un titre de Conseiller privé de sa Majesté prussienne, d'autant plus aisément que sa fortune le distinguait de bien des barons prussiens ou westphaliens aussi pauvres que le beau-père de Candide ! Celui qui n'était pas encore tout à fait Frédéric le Grand savait déjà apprécier les individus en fonction de ce qu'ils étaient susceptibles d'apporter au royaume de Prusse. Conséquence immédiate, le 15 octobre, le contrat de vente était rédigé et le 30 décembre entériné. Entre ces deux dates, l'industriel Thomas-François a trouvé le moyen de se marier. Le 14 novembre, le contrat de mariage avec ma sœur, Alina Jacoba de Pauw, qui avait tout juste vingt ans, fut signé et le 23 novembre, le mariage religieux célébré dans la petite ville de Tegelen. Le mariage civil n'eut lieu que le 7 juillet 1750, tant le nouvel état du mari était accaparant.

— Ce mariage était un mariage arrangé, si je puis vous poser la question ?

— Oh, tout à fait ! Là non plus, il n'y a pas de secret. Depuis plusieurs années, les familles s'étaient mises d'accord. On se connaissait bien sûr, mais l'impulsion avait été donnée par ce bon oncle Jean-Baptiste. Ses désirs étaient des ordres ; on trouva l'idée excellente, d'autant plus que nous, les De Pauw, étions loin d'avoir la fortune des Cloots et que ceux-ci louchaient un peu sur une famille que la rumeur publique dit plus ou moins liée aux célèbres De Witt. Il suffisait d'attendre que Thomas-François obtienne sa majorité, qu'il assurât sa situation et continuât à faire la preuve de ses qualités professionnelles. Les jeunes gens s'étaient rencontrés deux ou trois fois et s'étaient d'ailleurs plus. Tout était pour le mieux.

— Les De Witt ?

— Mon cher Quintin, vous, un lecteur de Voltaire ! Voilà une carence qu'il faudra réparer ! Nous tenons à notre histoire hollandaise ! Il faudra vous mettre au courant ! On prétend que nous sommes parents avec Johan De Witt, le fameux révolutionnaire qui avait tenté, au milieu du XVII^e siècle, de renverser le stathoudérat des Orange pour le remplacer par une oligarchie des principaux bourgeois. Lorsque Louis XIV, votre roi Soleil, cher Quintin, entra en Hollande en 1672, le jeune prince d'Orange fut appelé aux fonctions de Stathalter et les bourgeois de La Haye habilement manœuvrés assassinèrent les frères De Witt.

— Jean-Baptiste connaît cela, je pense ?

— Bien entendu. Depuis sa plus tendre enfance, on lui a rebattu les oreilles avec deux principes assez peu compatibles, l'huile et le vinaigre ! On lui a dit et répété qu'il a plus de dix quartiers de noblesse et en même temps qu'il descend d'un républicain ! De quoi s'y perdre ! Dieu sait ce que ces légendes laisseront dans un esprit aussi tendre et aussi sensible que le sien, car vous verrez, votre élève est d'une grande intelligence, mais aussi d'une sensibilité exacerbée. En fait, Alina et moi, appartenons à ce qu'on

peut appeler une bonne famille bourgeoise et les liens avec les frères martyrs tiennent de la légende. Pourtant, c'est ce qu'on raconte ici aux enfants Cloots : des ancêtres chevaliers, marins aventuriers, barons d'Empire du côté paternel ; des héros presque républicains du côté maternel !

Nous avons atteint l'extrémité de la propriété, de l'autre côté d'un chemin creux commençait l'esplanade du parc des Nassau. Nous nous arrê tâmes pour contempler le paysage qu'envahissait l'ombre du soir. Seule la cime des grands arbres restait couronnée d'or. Quand nous nous retournâmes pour rentrer, un dernier rayon de soleil donnait un éclat extraordinaire à la façade blanche et ocre de Gnadenthal.

— Le château est magnifique dans cette lumière, ne pus-je m'empêcher de m'exclamer.

— C'est vrai, il possède une harmonie qu'on saisit mieux avec la distance. Ce point de vue est excellent. Les terres qui lui appartiennent sont de bonne qualité, comme les bois d'ailleurs et il y a encore je ne sais combien de matins de terre un peu marécageuse qu'il suffirait d'assainir pour doubler la surface de rapport. Thomas-François a fait une bonne affaire !

La demeure coûtait 35 000 guldens quand il l'a achetée, ce qui était une belle somme pour tout mortel, mais la fortune des Cloots n'en a été qu'à peine écornée.

Gnadenthal, qu'il s'est empressé de traduire en *Val-de-Grâce*, appartenait à une famille de diplomates très en cour auprès des électeurs de Brandebourg, les héritiers de Johann Moritz von Blaspiel, dont l'épouse faisait partie de l'entourage de la princesse Amalie à Potsdam.

Ce château, en dépit de sa modestie, est une des plus belles résidences du Bas-Rhin et son jardin baroque était si célèbre dès l'époque des Blaspiel que les curistes de Clèves en avait fait, avant le milieu du siècle, un des buts d'excursion les plus appréciés de la région.

— Dites-le moi si je me trompe, mais je crois que lorsque M. de Voltaire est passé dans la région pour se rendre à Berlin, il en a gardé un excellent souvenir ?

— C'est effectivement ce qu'on dit. Il a logé dans un château du voisinage en se rendant à Berlin. Une de ses lettres à sa nièce madame Denis parle de son admiration pour cet endroit qu'il jugeait parmi les plus beaux du monde. Les gazettes ont d'ailleurs dû publier ce texte. L'avez-vous lu ?

— Bien sûr, le *Courrier du Bas-Rhin* en a donné de larges extraits.

— Vous êtes abonné à ce journal ? Moi, je ne le lis que de temps en temps. C'est une feuille très peu libre ! On y sent la patte de la cour de Berlin !

— Oui, répondis-je, avant mon départ de France, je le consultais parfois

chez Saltzmann. Il avait installé un cabinet de lecture au fond de sa librairie. J'y passais souvent...

—Croyez-en mon expérience: le philosophe de Potsdam est aussi un prince ou plutôt est d'abord le Prince! Hélas! Entre l'auteur de l'*Anti-Machiavel* et le souverain, les rapports sont très... disons « lâches »!...

Nous nous arrê tâmes un instant pour jouir du plus beau point de vue qui m'ait été jamais offert: nous étions sur une petite butte, la campagne alentour composée de douces collines, les prairies, des vaches et des moutons répandus sur ce tapis vert, les dernières cultures, la ligne noire d'une forêt épaisse à l'horizon donnaient l'image de l'Arcadie heureuse. Des vers de Virgile me revenaient à l'esprit. Je soupirai de bien-être.

—Jean-Baptiste est né à Gnadenthal, pardon au Val-de-Grâce?

—Eh oui, après avoir réglé ses affaires, après avoir convolé en justes noces, Thomas-François, en bon sujet de son roi, en bon chrétien, a fait des enfants. Toujours ce fameux ordre batave, ajouta-t-il en montrant le paysage autour de nous. Croissez et multipliez-vous! C'est dans ce lieu enchanteur que sont nés tous les enfants du couple, tous mes neveux et nièces. De 1750 à 1762, les huit enfants y ont vu le jour.

—Huit enfants, mais...

—Hélas oui! Seuls trois d'entre eux ont dépassé le stade critique des quatre ou cinq premières années, trois garçons: Egidius Thomas Joannes Baptista Josephus Antonius si je n'oublie pas de prénom, né en 1754, Joannes Baptista Hermanus Maria, votre élève, né le 24 juin 1755 et Franciscus Joannes Adrianus Maria né en 1760...

Voilà! Nous sommes de retour. Nous avons fait le tour de la partie la plus agréable du parc. Vous découvrirez l'orangerie et les bois seul ou avec vos élèves. Mon beau-frère a réussi à acclimater des plantes très curieuses; vous verrez! Entrez cher ami. Vous êtes chez vous désormais, encore que j'aie appris que votre premier séjour serait très bref puisque vous accompagnez les enfants à Bruxelles?

Je m'efforçai de lui expliquer ce qu'il savait certainement, un bon moyen pour moi de mettre de l'ordre dans mes idées. Dans quelques jours nous partirions effectivement pour la ville belge où Jean-Baptiste et son frère Égide devaient entrer au collège. Égide venait de passer deux années au fameux collège de Juilly près de Paris, le collège où avait étudié Montesquieu, mais des ennuis de santé, une mésentente avec M. de Bombarda, son parent et premier correspondant, avaient fait que les Cloots avaient décidé de le rapprocher. Bruxelles était un endroit idéal. Thomas-François s'y rendait régulièrement pour ses affaires. Il logeait dans un hôtel que lui laissait un ami, le banquier

Van Loo, une relation des Van den Yver, les banquiers parisiens, qui avaient, après les Bombarda, chaperonné Égide en France. Un oncle bruxellois, Jean Van Brée avait accepté de s'occuper des enfants lorsqu'ils seraient scolarisés dans un des collèges de la ville et que Thomas-François serait absent.

Sur la recommandation de MM. Schœpflin et Saltzmann, on m'avait proposé pour servir à la fois d'accompagnateur et de précepteur aux deux enfants. À Bruxelles, je devais loger chez Jean Van Brée et il avait été décidé que j'aiderais aussi ce monsieur dans sa correspondance française.

M. De Pauw me précéda alors pour m'annoncer à vous, madame, sa sœur. Vous me reçûtes avec un sourire en posant les questions d'usage, me demandant si le pays me plaisait, si le parc était à ma convenance. Vous me regardiez avec beaucoup d'attention, inquiète sans doute d'avoir confié ses enfants à un inconnu.

— Vous êtes bien jeune, monsieur, avez-vous dit avec un soupir, Égide et surtout Jean-Baptiste ne sont pas d'un caractère facile !

— Je pense que nous nous entendrons madame, j'ai déjà vu mes deux élèves. Tout se passera bien. J'ai pour vous et pour votre époux des lettres de MM. Schœpflin et Saltzmann qui me recommandent et une seconde lettre des princes de Salm chez qui j'ai eu la responsabilité de leurs deux aînés, à leur entière satisfaction.

Vous vous étiez alors assise au coin de la cheminée qui pétillait d'un bon feu et aviez parcouru d'un regard distrait les missives. Votre visage doux et mélancolique reflétait vos appréhensions bien naturelles.

— C'est bien monsieur, je vous souhaite une bonne installation au Val-de-Grâce. Mon frère vous donnera tous les renseignements que vous souhaitez. Mon époux, que vous n'avez fait qu'apercevoir hélas ! part en voyage, vous ne le rencontrerez vraiment qu'à Bruxelles, où il vous attend, puisque vous partez après-demain, n'est-ce pas Corneille ?

— Tout à fait ma chère, répondit l'abbé, mais en attendant, je crois que nous allons passer à table. Monsieur Quintin a certainement faim. Martha vient de Lorraine, elle nous a préparé une spécialité de son pays, vous verrez ! C'est une perle ! Après avoir dîné, vous n'aurez plus qu'une envie : revenir à Gnadenthal et profiter des talents de notre *Cunégonde* !

Nous avons beaucoup discuté ce soir-là. J'avais lu les premiers essais du chanoine qui annonçaient ses *Recherches philosophiques sur les Américains, ou mémoires intéressants pour servir à l'histoire de l'espèce humaine*, et j'étais impatient de lui poser des questions, je l'avais aussi interrogé sur le roi philosophe, sur Berlin, sur Sans-Souci, et il m'avait répondu avec

beaucoup de bonhomie. Il ajouta en souriant que je devrai un peu attendre pour en savoir plus, car sa connaissance de la capitale prussienne ou de la Cour était encore bien fragmentaire, mais comme le prince évêque de Liège venait de le désigner pour défendre ses intérêts auprès du roi, à notre prochaine rencontre, il me donnerait tous les renseignements que je voudrais.

Nous avons encore parlé des Cloots, de leur sens des affaires, des réseaux commerciaux dans lesquels ils étaient impliqués, mais aussi de leurs premières années dans la région.

— Leur bonheur au Val-de-Grâce aurait en effet pu être de courte durée, puisque la Guerre de Sept Ans n'épargna pas le pays clèvois. Jean-Baptiste n'avait pas trois ans que le bruit du canon et les roulements de tambour faisaient résonner la campagne de leurs fracas meurtriers : les troupes du roi de France s'étaient jetées sur Clèves et ses environs comme sur une proie toute faite, comme la misère sur le pauvre monde, disait l'abbé. Elles mirent à feu et à sang la belle vallée, comme le firent à leur tour, quelques temps plus tard, les troupes prussiennes, qui devaient bien vivre, elles aussi, sur le pays !

Gnadenthal échappa à ces horreurs. Le baron, bien que tout nouvellement conseiller secret du Roi de Prusse, mais fort de sa parenté française, avait accueilli les officiers français en son château. Ces hommes qui tuaient et pillaient le jour se révélaient être les plus charmants compagnons le soir, à la veillée, quand, devant la cheminée du grand salon, on se réunissait pour parler de philosophie, de théâtre et de littérature en dégustant une tasse de chocolat ou de café à l'ambre dont la matière première avait débarqué à Rotterdam, apportée par un vaisseau de la famille.

Dehors, c'était autre chose : le peuple souffrait, on voyait la fumée noire des habitations qui brûlaient de temps en temps. Mais le soir, devant l'imposante cheminée de Gnadenthal, à la lumière des flammes cette fois pacifiques du foyer, les meurtres de la journée devenaient des actes d'héroïsme, les viols touchaient à l'exploit chevaleresque et les chaumières incendiées, bah ! il n'y aurait qu'à les reconstruire !

Jean-Baptiste était à la fois fasciné et apeuré par ces hommes, leurs grands chapeaux, leurs panaches, leurs capes de couleur, leurs épées, leurs pistolets, leur taille, leur force, leur mauvaise odeur et parfois leurs bonnes manières.

L'un d'eux en particulier l'effrayait. C'était un officier des mousquetaires, un grand flandrin habillé de rouge et noir, qui prenait un malin plaisir à faire sonner ses éperons en montant les escaliers menant à l'entrée du château.

« Jean-Baptiste, grognait-il en mordillant sa moustache, à peine entré, viens que je te montre et que je te raconte... »

Et il prenait dans ses bras l'enfant qui n'osait dire non à sa rudesse. Il l'emmenait vers le cheval fauve qu'un soldat dessellait au bas des degrés avant de le conduire à l'écurie pour le panser. L'homme empestait la sueur de sa monture, le tabac, la poussière et la poudre. Il était le diable en personne et serrait Jean-Baptiste dans l'étau de ses bras.

Au bas de l'escalier, le cheval écumant et furieux, ne se laissait pas facilement enlever le harnais ; le soldat, Bellérophon burlesque, jurait et tirait sur le mors de ce Pégase écumant, de la paille volait dans tous les sens, les sabots résonnaient sur la dalle, des étincelles jaillissaient. C'était affreux, on aurait dit ce cheval fou dont parlait l'instituteur, M. de Till, qui avait emporté dans la mort Hippolyte, le beau-fils de Phèdre...

Un soir, le réître retira d'une des boîtes de sa selle deux débris sanglants que Jean-Baptiste reconnut avec horreur pour être des oreilles.

« Voilà petit ! Ce sont les esgourdes d'un méchant soldat du roi de Prusse. Comme j'arrivais avec mes hommes dans un chemin, il a surgi avec deux ou trois autres miséreux et m'a ordonné de m'arrêter en me menaçant de sa lance. M'ordonner quelque chose à moi, officier du roi de France ! Tu te rends compte ! Bon prince, je lui ai dit de dégager s'il ne voulait pas que nous le piétinions. Il est resté là, stupide, sa lance dirigée vers nous. J'ai piqué des deux pour lancer Flamme et, au passage, j'ai donné un bon coup de botte à ce bonhomme, qui s'est retrouvé le cul par terre. Il ne méritait ni que je lui brûle la cervelle ni que j'use mon épée sur ses os. Ses compagnons, plus malins, avaient pris la poudre d'escampette ! Comme il se relevait et ne semblait pas décidé à s'enfuir à l'image des autres, je suis revenu vers lui, l'ai assommé avec la crosse de mon pistolet et comme il n'avait rien voulu entendre, je lui ai coupé les oreilles puisqu'elles ne lui servent à rien !

Tiens, Jean-Baptiste, je te les donne. Tu les accrocheras à ta ceinture. Garde-les bien : en les regardant, tu te rappelleras toujours qu'on ne s'oppose jamais impunément à la puissance du Roi de France et qu'il faut ouvrir grandes ses oreilles pour entendre ses ordres, car il n'aime pas se répéter. »

C'était encore l'abbé qui me racontait cette effroyable anecdote alors que nous étions assis devant le foyer du salon, mais cette fois sans soldat ni réître.

— Jean-Baptiste s'est alors levé, mon bon Quintin. Songez bien qu'il n'avait que sept ans ! Il a pris la boîte sanglante et l'a jetée à la figure de l'officier qui n'en pouvait mais.

— Vous êtes un méchant homme monsieur. Vous n'êtes pas digne d'être au service du roi de France. Je vous méprise, vous, vos armes et votre

cheval ! Je hais les chevaux ! Et il a tourné les talons, bien droit, bien raide pour disparaître par sa porte favorite.

Depuis, il a gardé cette haine pour la gente hippique. Bien qu'excellent cavalier, il ne consent à monter qu'exceptionnellement.

Jean-Baptiste est démonstrativement un grand marcheur !

J'interrogeais aussi sur les études suivies par mes deux élèves, par le puîné particulièrement.

Son instituteur, un prêtre de Clèves, Wessel de Till, lui avait appris à lire avec les histoires du *Grand Cyrus* et les contes de Charles Perrault. *Barbe Bleue* le fascinait particulièrement.

— Il a d'ailleurs imaginé une autre fin à ce conte : un brave chevalier se déguisait en femme et prenait la Barbe Bleue sur le fait. Il le fendait en deux d'un coup d'épée et aussitôt toutes ses victimes retrouvaient la vie... Quelle imagination !

— Il a aussi lu, comme son frère, renchérit Cornélius De Pauw en levant les yeux au ciel, l'inévitable *Catéchisme* de l'abbé Fleury... Je demanderai à Wessel de Till, qu'il vous apporte les cahiers des gamins. Vous verrez, ce monsieur est un homme de grand jugement et, s'il n'a guère voyagé, il a beaucoup lu et pratique joliment la langue française et le latin !

Ce fut une longue soirée que cette première soirée à Gnadenthal. On me posa aussi beaucoup de questions sur ma famille, mes études, mes projets.

J'allai enfin vers ma chambre, lorsque passant devant la porte de Jean-Baptiste et d'Égide, j'entendis une petite voix qui m'appelait dans l'obscurité :

— Cher Monsieur Quintin, nous vous attendions pour vous souhaiter une bonne nuit. Nous voulons aussi vous dire, Égide et moi, que nous sommes très contents de vous avoir comme professeur et de partir avec vous pour retrouver notre père. Dormez bien.

Qu'ai-je répondu alors devant tant de gentillesse ? Je ne sais plus, mais je me souviens que je me sentis heureux, content d'être à Gnadenthal...

C'était il y a plus de trente ans ! Égide, Jean-Baptiste, Thomas-François..., tous ont vécu leur trop courte vie, et je suis encore là pour témoigner...

Le lendemain matin, Je suis venu vous faire mes adieux, madame, puisque vous partiez pour Roermond.

—Monsieur Quintin, m'avez-vous dit, tournant la tête et me fixant de votre regard clair, ma vie est finie. J'ai donné le jour à huit enfants et Dieu les a tous rappelés à lui comme il a aussi rappelé mon cher époux. Ma vie sur cette terre ne sera plus qu'attente et prière. Je n'ai d'inquiétude que pour Jean-Baptiste ! Je dois prier pour lui et pour le repos de son âme. Tous mes autres enfants ont certainement été accueillis en Paradis. Mais lui !... C'est pourquoi je vous ai demandé ce travail et je vous remercie encore d'avoir bien voulu venir jusqu'à Gnadenthal. Je souhaiterais qu'ainsi, cher ami, vous m'aidiez à mieux le comprendre, à savoir ce qu'il voulait. Ce livre que vous écrirez sera mon livre d'heures chez les sœurs de Roermond. Dites-moi je vous en prie, qui était ce fils que j'ai si peu connu, ma tristesse et mon remords... Dites-moi tout, ne me cachez rien.

—Madame, répondez-je, votre frère, monsieur de Pauw m'a écrit à ce sujet. Je suis venu de Paris avec tout ce qui pourra me permettre de mettre à bien cette tâche : j'ai là mes lettres, certains documents de Jean-Baptiste, que j'ai pu arracher aux sbires qui sont venus saisir ses papiers, j'ai ses œuvres. J'ai mes souvenirs puisque je l'ai côtoyé de longues années. Je vous promets ce document qui vous dira, un peu, la vie de votre fils.

—C'est bien monsieur Quintin. J'attendrai. Mais ne soyez pas trop long. Prenez ce cahier rouge, s'il vous plaît, vous pourrez y noter le résultat de votre travail.